En ce cas

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 29

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-203529

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— Veille-toi Modzon ! Tu la laisses passer ! Si tu le refais, tu vas voir c'te baffe.

— Fricasse ! Passe-me là !

Au bout de trois minutes un *goal* est à l'actif des *grands,* au grand désappointement des petits, qui jurent de se revenger.

— La deuxième partie bat son plein. Soudain, un nouveau venu, apprenti architecte, de 15 ans, survient comme une trombe, prend la balle et se cache. Les deux camps se regardent consternés. Gare la vengeance !

— On le « maquillera » quand y repassera par là ! chuchote-t-on.

— Non ! chopons-y son « galure ».

Mais Podzet, courageux, prononce :

— Si y n'était pas tant grand, vous verriez mon vieux !!! Enfin quand y « radinera » sautez-y tous dessus... par derrière. Sitôt chopé, bougez pas et tenez-le bien... Après... laissez-moi faire !

Sur ces paroles, il disparaît courant à toutes jambes.

Cependant le trouble-fête jugea que la farce avait assez duré. Il revint au milieu des joueurs et restitua la volumineuse paume en souriant béatement, croyant être très intéressant.

— Podzet ! Viens vite ! On le tient !

Solennel, celui-ci apportait à grand peine une *mître* d'eau.

Modzon, craignant qu'il n'y en eut pas assez, en apportait sa part dans sa « benne » de collégien « très toute neuve ».



Le « voleur » reçut toute la douche avec la résignation d'un musulman fataliste. L'adjonction de massages très violents eut seule le don de lui faire pousser quelques légers cris de douleurs. On laissa le pauvre personnage sur place, tandis que Podzet, satisfait, fier de son exploit, criait, autoritaire :

— A vot' place pour la troisième partie ! C'est moi que j' suis bec !

François de Servion.

En ce cas. — M. de *** ne voulait à son service aucune personne mariée. Un de ses domestiques enfreignit ses ordres et se maria secrètement. M. de *** l'apprit, mais, comme il tenait beaucoup à son serviteur, il feignit l'ignorance.

Un jour, cependant, qu'on le croyait en voyage, il rentre subitement et trouve son valet de chambre avec un gentil bambin sur les genoux.

— Qui est cet enfant ? dit-il brusquement, fronçant le sourcil.

— Monsieur, c'est le neveu de mon frère.

Le maître, à cette adroite réponse, ne put retenir en sourire ; mais reprenant son sérieux : « A la bonne heure ! » fait-il.

Dépit. — Une fillette de six ans racontait, l'autre jour, à son petit frère, qu'elle avait fait un rêve délicieux.

Elle avait rêvé qu'elle était chez un pâtissier et qu'elle mangeait à bouche que veux-tu des gâteaux de toute espèce, des meringues, des macarons, etc.

— Et moi, demande avec avidité le petit frère, est-ce que j'en mangeais aussi ?

— Non, tu n'y étais pas.

Et le bambin de laisser échapper un gros sanglot.

La lune élastique.

Il paraît que la lune n'est pas toujours de la même grosseur. Son diamètre diminue ou grandit, suivant qu'elle est au zénith ou bas sur l'horizon, tout comme une bulle de savon dont la grosseur augmente et diminue au gré du souffleur.

Qu'est-ce que cela signifie ? Notre œil ne serait-il pas peut-être le jouet d'une illusion d'optique ? C'est probable.

La question a été étudiée de très près par M. Ed Claparède, de Genève, dans les excellentes *Archives de psychologie* dont il est codirecteur. Et sa réponse est que le grossissement de la lune à l'horizon n'est ni une réalité ni une apparence. En effet, mesurez la lune au zénith, et mesurez-la à l'horizon : ses dimensions restent identiques. Photographiez-la au zénith et à l'horizon : le résultat est le même. S'il y a une différence, c'est que le diamètre vertical de la lune à l'horizon est légèrement rapetissé par la réfraction. Donc le grossissement de la lune à l'horizon n'est même pas une apparence : il n'existe que pour notre cerveau, et n'a pas d'existence pour les instruments d'optique. D'autre part, il est certain que nous la voyons plus grosse bien qu'à l'horizon elle soit à 60 rayons terrestres de distance, au lieu de 59 au zénith. On comprendrait qu'elle parût plus grosse en plein ciel, et c'est à l'horizon qu'elle semble telle.

A quoi tient ce paradoxe ?

Autant le dire tout de suite : on n'en sait rien. Et pourtant, depuis Aristote, nombreux sont ceux qui ont attaqué le problème.

On a invoqué la réfraction. Mais celle-ci produit l'effet inverse : elle rapetisse le diamètre vertical, d'où la forme elliptique, que chacun a remarquée, de la lune à l'horizon.

On a parlé de la dilatation pupillaire. L'astre étant moins lumineux à l'horizon, la pupille se dilaterait, d'où image rétinienne agrandie. Le malheur est que c'est le contraire qui se produirait : l'explication ne vaut rien.

Celle de la comparaison non plus ; celle qui veut que la lune paraisse plus grosse, parce qu'à l'horizon elle apparaît derrière des objets terrestres de grandeur familière. Car regardez la lune à travers un tube qui isole l'astre des objets terrestres : l'effet reste le même. Regardez-la encore se levant ou couchant sur la mer, où il n'y a rien : c'est la même chose. Et regardez la lune derrière des cheminées, en plein ciel, ces nuits-ci : elle n'est nullement grossie par la comparaison.

Le serait-elle par le contraste ? Le contraste qui ferait que sur un champ visuel limité, la lune semblerait plus grosse que sur le champ visuel fourni par le ciel entier quand elle est au zénith ? Mais le champ visuel est le même dans les deux cas, dit Reimann : il a toujours la la même étendue.

Selon Gauss, c'est que les dimensions perçues avec le regard élevé sont sous-estimées. La lune paraîtrait plus grosse au zénith si on la regardait couché sur le dos. Mais rien n'est plus facile que de se mettre sur le dos et de considérer la lune dans cette attitude. Or, la lune ne paraît pas plus grosse pour cela.

Faut-il alors, avec Descartes et Malebranche déjà cités, conclure que la lune nous paraît plus grande à l'horizon parce qu'elle est jugée plus éloignée, en raison de ce qu'il « se trouve divers objets entre elle et nos yeux qui nous font mieux remarquer la distance » ? Mais la lune paraît, encore, plus grosse quand elle se lève sur la mer ou sur une plaine unie ; et l'illusion subsiste quand on regarde la lune à travers un tube.

Invoquera-t-on la brume, fréquente à l'horizon ? Mais le soleil ou la lune vus au zénith à travers la brume ne paraissent pas plus volumineux.

Alors, comment conclure ? M. E. Claparède n'en sait rien. Aucune interprétation ne le satisfait pleinement.

Au total, l'hypothèse que préférerait M. Claparède est que nous surestimons les astres à l'horizon parce qu'ils semblent être des objets terrestres. Ils semblent tels parce qu'ils appartiennent alors à la zone terrestre et font l'effet d'objets inconnus qui ne sont pas immédiatement identifiés. M. Claparède, toutefois, n'est pas assuré de tenir la solution du problème.

En attendant, regardons donc la lune : c'est la saison de ce faire, et nos occupations n'ont pas toujours autant d'innocence.

Le flair. — Un aveugle et sa femme qui lui sert de guide, sont dans un square.

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît.

Deux sous tombent d'une fenêtre.

La femme cherche, cherche et ne trouve rien.

Alors, l'aveugle impatienté, de grommeler entre ses dents :

— Tu ne les vois donc pas ?... Là !... là !... à tes pieds.

Cruel. — Deux amoureux ont une vive altercation et se brouillent.

Lui, est chauve comme un vieux savant, bien qu'il soit tout jeune encore — le cas est fréquent de nos jours.

« Monsieur, lui écrit la demoiselle, en lui renvoyant les gages de leur liaison, permettez-moi de vous exprimer tous mes regrets de n'avoir pas de cheveux à vous renvoyer. »

Le Dr Simius.

I

Lectrices charmantes et lecteurs bénévoles, permettez au *Conteur* de vous transporter sur ses ailes joyeuses et vagabondes en plein pays bernois, au cœur même de ce doux Mittelland où les femmes portent encore avec une grâce accomplie leur beau costume des anciens temps. La matinée est radieuse, le soleil brille sur la campagne fleurie, et les oiseaux chantent l'amour dans les arbres feuillus.

Voyez cette vieille maison cachée sous la verdure, cette jolie vieille maison recouverte de bardeaux, avec sa galerie ajourée courant le long du premier étage et son large auvent qui s'avance à votre rencontre, familial et hospitalier.

— Personne, pensais-je hier soir, alors que l'immaculée Jungfrau rougissait sous le dernier baiser du soleil, personne n'aura l'idée de me venir chercher dans cette paisible retraite.

Hélas ! j'avais compté sans le Dr Simius. Tout à l'heure, tombé je ne sais d'où, cet homme néfaste est venu troubler ma solitude de son mouvement perpétuel. Vêtu d'une longue redingote et d'un pantalon d'une blancheur éblouissante, petit, maigre, le front très haut mais étroit, les cheveux rejetés en arrière, l'œil malin derrière ses lunettes, le nez fortement coloré, la bouche trop grande, la barbiche grisonnante, pointue et provocatrice, bavard et sans cesse agité, tel est *mon oncle*, le Dr Simius. Je dis mon oncle, parce qu'il veut que je sois son neveu. Et comme je lui prouvais d'une façon péremptoire qu'il n'appartenait pas à ma famille, il me prouva aussitôt et non moins péremptoirement que je me trompais, puisque nous avions un ancêtre commun : le père Adam.

— Je suis d'autant plus votre oncle que celle qui embellira le cours de votre existence est ma propre nièce, la toute gracieuse senorita Estrella. Il lui fallait un noble et...

— Laissez-moi donc tranquille, vieux radoteur ! lui criai-je. Je me moque de...

— Et je vous sacre chevalier, fit le Dr Simius en m'allongeant un coup de sa canne en travers des épaules.

Mais on nous appelait, la table était servie.

II

— Herr Professor, me dit en souriant Frau Schläferli, mon aimable hôtesse, j'ai cru bien faire de vous donner comme vis-à-vis der Herr Doktor votre oncle ; on a tant de choses à se raconter après une longue séparation.

— Je n'en dormais plus, dis-je ironiquement.

— C'est ce qui vous rendait si original, *mon neveu.*

Je constatai que nous étions plus nombreux qu'à l'ordinaire. On avait invité les notables de l'endroit avec femmes et enfants. Le docteur, très à l'aise, salua à la ronde, enleva sa redingote et s'assit sans vouloir se séparer de sa canne.